

La fiole



« La Fiole » de Stewen Corvez est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).

La pluie et le vent frappaient à la porte de la tour sise au pied de la falaise. Ils eurent beau s'acharner sur les volets en bois, les carreaux épais de la porte principale, personne ne vint ouvrir. L'homme vivait seul dans l'immense demeure composée à la manière de certains phares : la tour proprement dite à laquelle était accolée un bâtiment aux allures de maison plus traditionnelle. Charlie était trempé de la tête aux pieds. Cela faisait maintenant une bonne demie-heure qu'il lançait du gravier aux portes et aux fenêtres, Humphrey refusait de quitter son refuge. C'était bien dommage car ce que le jeune archéologue venait lui apporter était susceptible de changer le cours de ses recherches.

Pour accéder à la porte principale de la tour, il fallait monter un petit escalier en ardoises épaisses que condamnait un portail en bois, fermé à clé par le propriétaire des lieux. De là, on ne pouvait même pas appuyer sur la sonnette. Charlie refit le tour de la maison. Il s'arrêta devant l'entrée du vestibule qui donnait en face sur la cuisine et à droite sur l'escalier qui descendait à la cave. Si près d'une rivière, elle avait été très certainement difficile à étanchéifier. Peut-être l'était-elle très mal. Sa présence même était un mystère. Pourquoi avoir creusé si profond alors qu'il aurait été bien plus simple de bâtir un étage de plus le long du haut talus qui soutenait déjà le premier niveau. Cela valait-il la peine de forcer l'entrée au risque de provoquer l'ire d'Humphrey ? Par acquis de conscience, il abaissa la poignée, en vain. Il sortit de sa poche un couteau qu'il introduisit dans la fente. Idée idiote, la lame fut bloquée dès le premier millimètre. Il recula alors de quelques pas

et fonça tout droit, épaule la première. Il sentit quelque chose bouger, c'était son articulation.

Que-faire ? Abandonner, déjà, alors qu'il avait traversé un pays et une mer pour retrouver sa trace ? Renoncer alors qu'il était presque à un cheveu de remplir sa mission, à un cheveu des cinq mille dollars que je lui avait promis ? Ce n'était même pas imaginable.

Le tâtonnement de son épaule lui apprit qu'il ne valait mieux pas retenter l'expérience de la porte de la cuisine. Il fouilla dans la poche intérieur de sa veste et en retira une petite boîte contenant une fiole transparente avec sur le couvercle, une recommandation notée à la main "ne pas ouvrir sous peine d'immanence". Avant de partir, il avait prévu de se renseigner plus avant sur ce que cela pouvait bien signifier, mais dans l'urgence du départ, il n'en avait pas prit le temps. Le Littré de son smartphone lui dit : "Qui est existant à l'intérieur même des êtres et non opérant du dehors par action transitive ou transitoire" et d'autres phrases satellites incompréhensibles. La consigne était bien claire *à remettre en mains propres*. Selon toute vraisemblance, Humphrey n'avait pas quitté les lieux. Dormait-il ? Était-il absorbé par son travail ? De mauvaise humeur ? Lui était-il arrivé quelque chose ? Était-il blessé ? Mort ? Évidemment, je ne lui avais pas tout dit.

Charlie termina le tour complet du bâtiment et se plaça au pied de la tour, du côté opposé à l'escalier d'entrée. Sur ce mur, il y avait une fenêtre au niveau du premier et du troisième étage, plus une lucarne sur le toit pyramidal. Une nouvelle poignée de pierres sur l'ouverture la plus basse ne fut guère plus concluante que la fois précédente. Impossible de faire la même tentative sur la plus haute, à moins d'escalader le mur. Mais comment ? Le jardinier avait eu la prudence de couper le lierre et les joints entre les pierres étaient comblés à leur maximum. Avec un projectile plus gros, il aurait peut-être plus de chances... de casser la vitre. Pris par une soudaine fulgurance, il s'éloigna à la recherche de quoi que ce fut qui put faire office de lance-pierres. Avec de tous petits éléments, ça devrait être jouable. Dans l'appentis jouxtant le bâtiment principal, il espérait trouver son bonheur. Il en sortit déçu, tout ce qu'il trouva était bien trop gros et inutilisable. Et puis tant pis, il ne comptait pas y passer des heures. Il ramassa le premier caillou suffisamment massif qu'il trouva et le lança vers la fenêtre sachant qu'il risquait fortement de la casser. Il manqua son objectif de peu. Le second jet fut un semi-échec. Il rebondit étrangement sur la vitre en faisant un bruit sourd sans avoir provoqué aucune réaction à l'intérieur de la tour. La troisième pierre ne retomba jamais, le carreau sembla l'avoir avalée.

Il était hors de question qu'il ne livre pas la fiole. Dans le vide abyssal de l'appentis qu'il avait visité un peu plus tôt, il avait tout de même repéré un amas de cordes entremêlées et un vieux licol tout poussiéreux. Il retourna les chercher, se posta à l'endroit

même où l'idée lui vint et noua la corde au licol. Un défi d'envergure se présentait maintenant à lui : atteindre le paratonnerre perché sur la pointe du toit à l'aide de la seule force des bras. Après avoir pris une énorme respiration il se mit à faire des tours sur lui-même de plus en plus rapidement. Pendant qu'il tournait, il sentait la corde se raidir et le licol prendre de l'élan. Il lâcha le tout dans un puissant cri de victoire. Le projectile se cogna mollement au rebord de la fenêtre du bas et retomba dans un souffle de désespoir. Visiblement, ce n'était pas gagné. Charlie décida que son idée était bonne, voire même très bonne, mais qu'il lui faudrait revoir la manière de s'y prendre. Encore une fois, il fit le tour de la tour pour vérifier si le paratonnerre était la seule prise possible pour le licol. La réponse fut sans appel : oui. Par contre, il pouvait se faciliter la tâche en trouvant un moyen de se rapprocher du sommet.

Le mur nord était le seul mur totalement aveugle. C'était également le seul comportant des pierres de constructions saillantes qu'on avait jugées inutile d'effacer. La corde enroulée autour de l'épaule, il commença l'ascension de ce côté de la tour. Les deux premiers mètres furent assez bancals mais ensuite, il lui devenait possible de s'agripper un peu mieux aux pierres taillées émergeant du mur. Il s'arrêta à un mètre de la gouttière du toit et en trois essais le licol atteignit son but. Il redescendit aussitôt pour attraper la corde qu'il ferait ensuite glisser sur l'autre face, comme il l'avait prévu. Ce fut à cet instant qu'il découvrit qu'elle était trop courte. Il ne lui manquait pas juste quelques dizaines de

centimètres, mais au moins deux ou trois mètres. Comment avait-il pu être assez idiot pour ne pas s'en rendre compte avant ?

Il en était quitte pour retourner la chercher et trouver un moyen d'allonger. Quand il l'eut de nouveau rejointe, Il réalisa que ce n'était pas elle qu'il fallait faire basculer, mais lui-même. Il monta encore de façon à avoir le jeu nécessaire qui lui permettrait de l'enrouler autour de la taille. Il relâcha les prises auxquelles il se tenait afin de se donner la liberté maximale à la prise d'élan. Sa surprise dépassa de loin toutes les prévisions quand il reprit ses esprits le dos dans les fougères, le licol à ses pieds, la corde éparpillée autour de lui en compagnie d'un nombre impressionnant de bouts d'ardoises. Le paratonnerre quant à lui avait fini dans le bac à fleur à la jonction entre son mur et le mur est. À ce moment précis, son téléphone se mit à vibrer dans sa poche. Le mouvement de son bras droit pour l'attraper réveilla une douleur atroce qui monta en crescendo à une vitesse ahurissante. Et pour cause, il avait emporté une partie du toit avec lui et les derniers débris venaient de rencontrer la chair molle de son cou. En tout cas, c'est comme ça que je reconstituai les faits.

Trois mois après l'accident, le corps à moitié dévoré et desséché était toujours là. J'en fus soulagé. Connaissant Humphrey et son imprévisibilité, j'avais choisi un coursier dont personne ne viendrait s'inquiéter en cas de pépin. Compte tenu de nos derniers

échanges par SMS, il y avait fort à parier qu'il ne trouvât jamais mon ami. Par contre, que ce dernier l'eut trouvé, j'ai peu de doutes.

J'avais beau avoir pris les précautions nécessaires, je commençai par me débarrasser du corps. Les marais à l'extrémité Sud du terrain feraient une sépulture idéale. A mon retour, je portai mon attention sur un fait qui ne m'avait pas sauté aux yeux à première vue : on avait réparé le toit, taillé les haies et tondu la pelouse. C'était tout à fait son genre de laisser traîner un cadavre et passer autour avec la tondeuse. Il s'était plutôt bien débrouillé, d'ailleurs. Il avait certainement terminé l'ouvrage au débroussailleur.

Pendant je cherchais moi aussi un moyen d'entrer (je savais qu'Humphrey m'ignorerais mais récompenserait l'opiniâtreté) je repensais au jour où nous lui avions acheté cette maison. A l'époque nous revenions d'un périple de deux ans où nous avions livré des icebergs dans la plupart des îles oubliées du pacifique. Contrairement à ce qu'on pensait, les cartes étaient incomplètes. Je n'ai jamais bien compris comment on avait pu les oublier, mais je soupçonnais fortement le phénomène d'être lié à l'atteinte dont avait été victime Humphrey. Quand je l'avais rencontré, c'est comme si je l'avais toujours connu. Il était encore entier à ce moment-là, corps et âme. Mais lui et moi avions très vite constaté ce qui n'allait pas : il perdait consistance. Depuis, même la distance n'avait rien arrangé. Il était une sorte de double de moi qui aurait compris l'imposture mais refuserait

d'assumer le mensonge. Je fouillai dans ma poche, j'avais laissé les clefs dans mon appartement, à New York. Stupide. Je fis le tour de la maison une nouvelle fois, aucun moyen de forcer aucune porte sans rendre la serrure définitivement inutilisable. Le seul espace auquel je n'avais jamais eu accès était la tour d'Humphrey. Même le jour de la visite. Il y était entré le premier, avait condamné toutes les issues et n'en était plus sorti.

À propos d'Humphrey, je ne parlerais pas de double. Pas vraiment. Mais plutôt d'une ombre. Certains évoqueraient une manifestation de l'inconscient, un revenant ou une sorte de fantôme littéraire. Rien de tout ça je crois. Le seul problème est que je n'ai pas d'autre alternative. Je ne sais pas ce qu'est Humphrey. Et j'ai beau le connaître depuis des années, il m'échappe comme une savonnette dans une baignoire d'huile. Dans certaines histoires, le protagoniste communique avec des êtres que lui seul peut voir. Humphrey, tout le monde peut le saisir à pleines mains. Mais pourtant, tout le monde l'ignore. Il est l'impalpable saisi.

La corde n'avait pas bougé depuis que j'avais évacué la dépouille de Charlie. J'hésitai à tenter le même impossible que lui, mais c'eut été de la folie. J'avais moi aussi crié à tue-tête le nom de mon ami sans aucun résultat.

Je pris une chambre à l'hôtel miteux du village voisin et revins exécuter les mêmes rituels tous les jours durant deux semaines. Au bout de la quatorzième journée, je renonçai. Pour une raison que j'ignore encore, Humphrey avait décidé de rompre tout

contact. Le seul indice de sa présence, était son aura, un peu à la façon de l'aura des œuvres d'arts dans les écrits de Walter Benjamin mais qui se manifestait par une boule dans le ventre, une tension capable de générer des crises de panique qui ne se réalisaient jamais.

Dans l'emportement, j'avais oublié de vérifier l'essentiel : Humphrey avait-il trouvé la fiole en découvrant le corps de mon coursier ? Heureusement pour moi, ce dernier n'avait pas encore eu le temps de disparaître totalement dans les profondeurs de la vase. Seules ses entrailles avaient été dévorées par le monde grouillant de la cité de boue. Il me fallu près d'une heure pour sortir le corps des marais et presque autant pour lui faire rejoindre le nid douillet qu'il s'était creusé durant les deux dernières semaines. Dans la poche intérieur de sa veste, la petite boîte en bois était vide. Le destinataire l'avait soigneusement remplacée là où il l'avait trouvée.

Tant mieux. Il me faudra sans doute attendre des mois, voire des années, pour savoir si mon présent aura eu son effet. Humphrey c'est le doute, l'attente, l'impatience, la peur, la frustration. Humphrey c'est aussi l'excitation, la joie, le bonheur d'être soi et tous les autres, explosion des mouvements mécaniques de l'être. Frôler Humphrey du regard, c'est valser avec la mort comme délice de l'existence.

Je quittai la tour inconnue avec imprimée fermement dans l'esprit la certitude réconfortante d'avoir très bien choisi mon intermédiaire. Charlie avait cligné de l'œil au moment précis je l'avais définitivement abandonné au fond de son marais.



« La Fiole » de Stewen Corvez est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).